Une Ecole où tout S'apprend.

Numéro d'inventaire : 1979.37577
Type de document : article
Éditeur : Vie heureuse
Période de création : 1er quart 20e siècle
Date de création : 1905
Description : 2 feuilles agrafées.
Mesures : hauteur : 356 mm ; largeur : 246 mm
Notes : Grande-Bretagne. Sur le Goldsmith's Institute.
Mots-clés : Systèmes éducatifs étrangers
Filière : Institutions privées
Niveau : Post-élémentaire
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 2
Mention d'illustration
ill.

POUR 88 FRANCS PAR AN, c'est-à-dire pour moins du quart de ce que coûte à Paris la fréquentation de la plus modeste académie, la direction philanthropique du Goldsmith's Institute *donne aux futurs artistes l'enseignement, l'atelier et le modèle.*

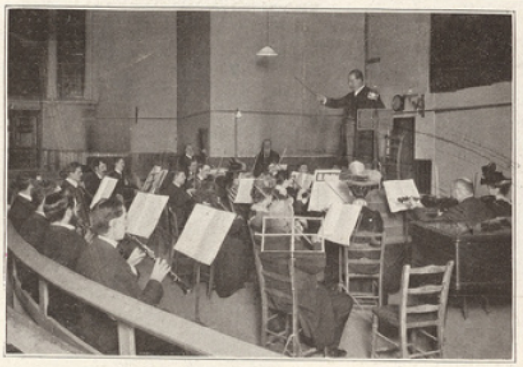
Une École où tout S'apprend

IL FAUT, dans les conditions nouvelles de la vie, qu'une femme, une jeune fille, puisse à tout moment apprendre un des métiers qui permettent de vivre. Où peut-elle trouver commodément et rapidement à l'apprendre? On va voir comment les Anglais ont résolu le problème; et on trouvera au Goldsmith's Institute *leurs qualités : initiative privée, esprit pratique, goût de la liberté, utilisation immédiate des résultats.*

C'EST UN FAIT PARADOXAL, mais certain, qu'il naît plus de filles que de garçons. Il est donc, par définition, des femmes vouées au célibat. Il en est davantage encore en Angleterre, où une partie des hommes s'en va seule aux colonies, et où les célibataires sont assez nombreux. Le lot des jeunes filles qui ne seront pas épousées devra, pour vivre, apprendre un métier. Où le trouveront-elles enseigné?

D'autre part, il ne faut point s'imaginer la famille constituée en Angleterre comme en France. En France, une femme de la bourgeoisie a toute une science du ménage, qu'elle tient de ses aïeules, et qu'elle inculquera à sa fille. Cette science va souvent jusqu'à celle des affaires, où la femme participe presque toujours, et où il n'est pas rare qu'elle s'entende mieux que l'homme. Elle comprend en tout cas un art traditionnel et complexe d'administrer la maison, de faire ou de surveiller la cuisine, de couper ses robes, de raccommoder son linge, de chiffonner ses chapeaux. Il n'en va pas ainsi en Angleterre. Il est fort rare que l'Anglaise participe aux affaires de son mari. Elle est, en outre, une ménagère de soin sommaire et de connaissances médiocres. Ce n'est donc pas chez elle, ni dans une tradition familiale, qu'une jeune fille apprendra les arts de plus en plus nécessaires du foyer. — Qui les lui enseignera?

La question a été résolue hardiment, par une fondation à grandes proportions, due à une de ces puissantes corporations anglaises, que rappelle seulement en France l'initiative de quelques grandes villes indus-



TOUT CE QUI PEUT servir à gagner sa vie s'enseigne au Goldsmith's Institute *; et les femmes y apprennent, presque pour rien, à devenir musiciennes d'orchestre, aussi bien que lingères ou couturières.*

UN PROCÉDÉ ingénieux permet aux élèves cuisinières d'acheter au prix coûtant les plats qu'elles ont faits, et de se nourrir plus ou moins délicatement, selon leur habileté même, du résultat de leurs expériences.

Vie heureuse 1905

COLLECTIONS HISTORIQUES

M. Th. Manoury professeur. | M. J. Pizzarello professeur de chant à New-York. M. V. Boisard accompagnateur. | Mlle J. Royer lauréate engagée à l'Opéra. | M le Misset élève. Mlle de Gallaix auditrice. | Mlle Repoux auditrice. | Mlle Duprez élève. Mlle Merlin élève. | M. de Poumayrac lauréat, engagé à l'Opéra-Comique.

Les Cours de M. Manoury au Conservatoire

MLLE JACQUELINE ROYER qui vient d'être applaudie à l'Opéra dans Léonore, de la *Favorite*, est un contralto, à la voix brillante et franche, tout récemment sortie du Conservatoire, où elle a suivi la classe de M. Manoury.

Il faut se représenter ce long couloir étroit et sombre sur lequel s'ouvrent les classes : les salles, toutes pareilles, nues, avec deux petites fenêtres, un banc de bois qui court le long des murs, une table, un piano et des porte-manteaux. C'est là que jadis Manoury travailla, après la guerre, où tout jeune il s'était engagé. C'est là qu'il revient maintenant, après une carrière de succès, transmettre à son tour le flambeau à ces jeunes gens.

Il est assez curieux que le premier essai de professorat de ce musicien ait eu lieu en Amérique. Après six années de succès à l'Opéra, après des séjours à l'étranger, après enfin la retentissante création d'Hérodiade à la Monnaie de Bruxelles, il fut engagé pour l'Amérique, où il dirigea le département vocal du Conservatoire de New-York. Mais il eut la nostalgie de Paris, et il revint pour être professeur au Conservatoire.

Cl. Piron.

MLLE ROYER QUI VIENT DE DÉBUTER A L'OPÉRA.

Il n'est peut-être pas sans intérêt pour nos lectrices de savoir comment se gradue un cours de cette importance : d'abord les élèves font des exercices pour assurer la *pose*, l'*assouplissement* et le *développement* de la voix ; puis ils chantent des vocalises qui leur apprennent le *phrasé* et le *style* ; enfin ils terminent la leçon avec des airs classiques choisis suivant leurs aptitudes et leurs moyens. Lorsque la voix est posée et assouplie, le maître cherche à perfectionner la diction, l'articulation, la déclamation, en apprenant aux élèves le répertoire moderne.

Parmi les élèves qui suivent actuellement ce cours, citons : Mlles Scarolina, Duprez, Merlin, Gorcherys Leblanc...

De tous ces noms, quel est celui que choisira la gloire ?

SUCCÈS FÉMININS DANS LES ARTS ET DANS LA LITTÉRATURE

ON NE S'ÉTONNE PLUS de voir des femmes parmi les lauréats de l'Académie ou de l'Ecole des Beaux-Arts ; leurs succès ont été grands cet automne.

Le public sait peu ce qu'est l'admission à l'École des Beaux-Arts, qui est en effet une filière très compliquée. On n'admet à titre définitif, — c'est-à-dire dispensé de tout examen ultérieur, et pouvant travailler gratuitement à l'Ecole jusqu'à l'âge de trente ans, — que sept ou huit candidats sur cinq cents ! L'examen comporte non seulement une épreuve de dessin, mais une épreuve de modelage, une d'architecture, une de perspective, une d'histoire générale, etc.... On se suit à un quart de point. C'est assurément, entre élèves qui sont tous très forts, un des plus difficiles concours qui soient. Or, dans l'atelier Humbert, deux jeunes filles ont été reçues à titre définitif : Mlle Danvil et Mlle Tertiaux : celle-ci, qui a vingt ans et demi, a été classée première sur quatre cent soixante-quatre concurrents. Enfin toutes deux, au concours d'esquisse peinte, ont obtenu *ex æquo* une première médaille. On a donné en tout trois de ces médailles, dont deux ont ainsi été obtenues par des femmes.

L'Académie a donné plusieurs prix à des livres de femmes : le prix Maillé-Latour, qui est de douze cents francs, à cette étonnante Judith Gautier, qui a de son père la beauté olympienne, le don net et coloré, le goût d'une science exotique ; qui sculpte et écrit pour elle-même des poèmes admirables. Un prix à Mme Ivan Strannik, qui dans le charme d'une forme simple enferme la passion, la générosité, le sens exquis de l'art, le goût douloureux du bonheur.

MME JUDITH GAUTIER, QUI A REMPORTÉ LE PRIX MAILLÉ-LATOUR.

Cl. Moreau.

MLLE TERTIAUX, CLASSÉE 1re SUR 464 CONCURRENTS AU CONCOURS DES BEAUX-ARTS.

Cl. Otto

MME IVAN STRANNIK, QUI A OBTENU UN PRIX DE L'ACADÉMIE.

Cl. Anthony.

MLLE DANVIL, QUI A OBTENU UNE 1re MÉDAILLE AU CONCOURS DES BEAUX-ARTS.

UNE ÉCOLE OU TOUT S'APPREND

trielles comme Lyon ou Lille. La corporation des orfèvres de Londres a racheté, à vingt minutes de la gare centrale de Charing-Cross, les bâtiments de l'ancienne école des Cadets de la Marine, et elle a fondé là, sous le nom de *Technical and Recreative Institute*, une colossale entreprise où *tout* est enseigné ; les cours forment l'encyclopédie la plus complète qui soit connue de toutes les formes de l'activité et de toutes les connaissances acquises par le cerveau.

On peut y apprendre la littérature, les arts, la musique, les sciences et leurs diverses applications ; le commerce, la télégraphie, la dactylographie ; les modes, la couture, la cuisine. On en sort indifféremment sculpteur, comptable ou maître-queux.

L'Institut est ouvert aux femmes, de quinze à trente ans, et leur nombre, à peine inférieur à celui des hommes, forme, avec ceux-ci, une population formidable de 3 000 élèves. Il a fallu abattre les anciens bâtiments royaux et reconstruire trois fois plus grand.

LE MÉTIER DE BLANCHISSEUSE, depuis la buanderie des draps jusqu'aux plus fins repassages, est enseigné pour quinze francs par an.

Le principe est le système anglais d'une liberté absolue. On choisit les cours où on veut aller, et personne ne s'occupe de vous. Les maîtres critiquent et corrigent, mais le vrai travail est fait par les étudiants eux-mêmes, pour eux et entre eux, par des conseils réciproques, des jugements et des discussions. Ou bien on va travailler dans la bibliothèque, qui est très riche, ou si l'on veut, on va faire, garçons et filles, une partie de cricket.

Les examens ont pour but de distribuer les prix, qui viennent des fondations, et qui sont très nombreux : prix du Roi et de la Reine, prix offerts par des sociétés savantes, prix attribués par des particuliers. En outre, des expositions publiques servent à la fois de stimulant et de débouché ; les objets exposés sont mis en vente, et le profit de l'industrie commence dès le cours des études.

Il faut évidemment qu'un pareil enseignement, qui forme à un métier des filles sans fortune, soit lui-même très bon marché. Ici, l'Angleterre a vraiment dépassé tout ce que nous imaginons d'une entreprise privée.

Les cours élémentaires d'art ne coûtent que 88 francs par an ; le cours de couture et de mode 45 francs ; le cours de cuisine, extrêmement suivi, 30 francs ; le cours de blanchissage, gros et fin, 15 fr. ; le cours de gymnastique, 6 fr. L'Institut ne loge pas les élèves ; mais il les nourrit dans un restaurant où les prix sont excessivement faibles.

Et malgré ces conditions, par un trait assez anglais, cette œuvre de philanthropie est en même temps une excellente affaire. Elle couvre tous ses frais, et met au fond de réserve les 200 000 francs que la corporation des orfèvres lui alloue chaque année.

Le *Conseil des Femmes* du mois d'Octobre dernier donnait de nombreux détails sur ce mécanisme très simple, très ingénieux, mais très anglais, et qui ne pourrait être transporté chez nous sans être modifié. Il faudrait l'adapter au tempérament et à l'esprit.

D'autre part, une grande partie des cours qui se font au Goldsmith's Institute existent en France, à l'état dispersé. Mais on peut regretter qu'ils ne forment pas, comme en Angleterre, une cité vaste et complète, où la puissance de l'ensemble fortifie chacune des parties, où un voisinage philosophique et un air de famille fortifient la conviction qu'il n'y a pas de science méprisable, et où une femme, qui a besoin de prendre économiquement et rapidement des connaissances pratiques, les trouve instantanément pour ainsi dire, toutes réunies et comme à portée de sa main.

EN PRINCIPE, l'Institut est philanthropique et aide chacun à apprendre vite et bien un métier. Mais il ne serait pas anglais, si le soin du confortable, de l'hygiène et de l'exercice n'y était mêlé à la volonté d'apprendre et au sentiment de la liberté. Des cours de gymnastique servent à cette jeunesse de récréation et de réaction aux cours professionnels.

COLLECTIONS HISTORIQUES